

« Parti ce matin de Dijon, avec les frères..... le R. P. Maître et quelques autres religieux, je suis arrivé ici à cinq heures, ce soir. Voyage très-beau, sans aucun incident remarquable. A deux heures nous quittons la France pour entrer dans les campagnes si merveilleuses de la Suisse. Rien de plus ravissant, de plus pittoresque que ces montagnes, ces vallées, ces gorges étroites, ces forêts, ces mille cours d'eau qui varient l'aspect et le site du paysage à chaque quart d'heure. Dans les vallées la verdure conserve encore presque toute sa vigueur, sur les flancs méridionaux des montagnes et des collines brille le feuillage rouge des arbres à travers le vert sombre des sapins; tandis que sur le penchant occidental, l'œil ravi ne peut se lasser de contempler les forêts toutes blanches par une légère couche de neige, qui semble une dentelle jetée gracieusement sur les sommets des sapins. Tu le sais, le bon Dieu m'a donné—est-ce pour mon bonheur ou pour mon malheur? je n'en sais rien—une nature assez froide. Mais en présence de ce spectacle, je sentais l'enthousiasme monter, monter dans mon âme; je m'indignais intérieurement de ce que d'autres personnes avaient à peine l'air de remarquer ces beautés de la nature: sans doute, c'était parcequ'elles y étaient habituées. Pourtant nous n'avons traversé que la partie nord-ouest, la moins intéressante de la Suisse. Je m'explique l'attrait de tous les touristes pour ce pays.

« Il paraît que le Tyrol nous ménage d'autres beautés encore que celles-là, je pourrai t'en dire quelque chose dans deux jours.

« Mais je suis parti de Flavigny! Rien, en dehors du Canada, ne pourra jamais lui ravir sa place dans mon affection!

« Je te quitte, mon cher ami, pour revenir à toi demain soir, à Munich; je cède au sommeil qui m'envahit.

Volders le 10 novembre 1880.

« Depuis deux jours que nous sommes arrivés au terme de notre voyage, je n'ai encore pu terminer cette épitre.

« Nous avions quitté Genève depuis deux heures à peu près quand se présentèrent à nos regards émerveillés les premiers pics des Alpes. Le brouillard qui couvrait la plaine depuis le matin, se dissipait à ce moment. Le soleil, se découvrant tout à coup, venait dérouler ses rayons sur un des plus hauts sommets qui nous apparut au dessus des nuages. Un cri d'admiration s'échappa de toutes les poitrines. Chacun de nous n'avait jamais contemplé pareil spectacle. Ici ce n'est plus du joli, c'est du beau, c'est du grandiose, c'est le déploiement de tout ce que la nature a de grand et de merveilleux. La vue de l'océan ne m'avait pas fait un effet plus magique. Le marin ne veut reconnaître de beautés que celles qui font tressaillir son âme sur les plaines sans rivage de l'océan, soit que le sol mobile qui le porte, réfléchisse calme et paisible les mille feux de la voute céleste, soit qu'il se creuse

en abîmes ou s'élève en montagnes dort les hautours ne l'épouvantent un instant que pour laisser ensuite dans son âme plus de place à l'admiration et à la joie. Le montagnard lui, méprise tout ce qu'il domine de ses pics abrupts. Pour moi qui ne suis ni marin ni montagnard, j'admire avec un égal bonheur les beautés de la montagne et celle de l'océan. Les unes et les autres célèbrent la magnificence du Créateur; les unes et les autres rejouissent le cœur de l'homme.

« Le couvent que nous habitons est beau, grand, magnifiquement situé au pied de l'une des chaînes des Alpes. Au pied du couvent coule une très jolie rivière, l'Inn, et là-bas en face, s'élève jusqu'aux nues une autre chaîne de montagnes. A droite à dix pas est le petit village de Volders, à gauche un peu plus loin, la petite ville de Hall Inspruch est à trois quarts d'heure de chemin de fer d'ici. »

Le songe du jeune élève.

Le jeune Alfred s'acheminait d'un pas joyeux vers le joli bocage qui se trouvait à l'extrémité du parc de la demeure de son père. Il aimait à venir folâtrer sur ces vertes pelouses, à courir le papillon de fleurs en fleurs, et quand sa bonne mère était là, suivant de l'œil et d'un sourire ses jeux innocents, il ne connaissait pas de bonheur plus grand que le plaisir qu'il éprouvait alors.

Ce matin-là, il était seul. Après avoir parcouru toutes les allées, jeté un regard sous chaque buisson, il vint s'asseoir au pied d'un tilleul, sur un tendre gazon, siège favori de sa mère. Le sommeil, si facile à cet âge, vint l'y surprendre. Il eut un songe dont il garda le souvenir toute sa vie. Voici comment il le raconta lui-même à sa mère qui l'était venue rejoindre.

« Il me semblait, dit-il, être à cueillir des fleurs pour vous dans une prairie que je trouvais fort belle. Déjà j'avais formé un joli bouquet et je songeais à revenir, me réjouissant d'avance du plaisir que j'allais vous faire, quand tout à coup je me trouve en face de deux chemins que je n'avais pas aperçus d'abord. L'un était large et semé des fleurs les plus belles, qui laissaient échapper de délicieux parfums; l'autre, étroit et escarpé, n'offrait que précipices, et les ronces et les épines en obstruaient le passage. Mais à l'extrémité de ce chemin, sur une haute montagne, je voyais un temple bien plus beau que celui où nous allons; son sommet se perdait dans les nues, tandis que des arbres m'en cachaient la partie inférieure. Il était tout brillant comme le soleil, le matin, quand il s'élève au-dessus de la montagne.

« Pendant que j'hésitais à prendre l'un ou l'autre de ces chemins, je vis apparaître un ange à l'entrée du plus beau. Mais il n'était pas comme ceux que je m'étais représentés, sa présence me pén-

trait d'un certain effroi, et quand il me regarda, ce regard me fit malgré moi frissonner. Mais lui, pour me rassurer: « Mon fils, dit-il, laisse-moi t'appeler de ce doux nom, veux-tu être heureux? Prends ce chemin, suis-moi: je suis le père du plaisir. Vois cette route, comme elle est belle, comme elle est facile. Ces fleurs qui l'embellissent sont à toi: tu pourras à ton gré les cueillir, en faire des couronnes pour orner ton front. Jamais ici, tu n'éprouveras de chagrin: de la joie, toujours du plaisir. Tu agiras comme il te plaira. Viens, tu verras si je dis vrai. »

Je n'avais plus peur de lui; son regard n'avait plus pour moi rien d'étrange; et j'étais prêt à le suivre, quand un second ange vint se placer à l'autre chemin. Oh! celui-là était bien tel que je me figurais les messagers célestes; ses ailes étaient blanches comme la neige. Il avait l'air si bon que je ne pouvais cesser de le regarder et je me sentais attirer vers lui, l'autre s'était enfilé à son approche. Il me dit: « N'écoute pas, cher Alfred, ce que cet ange vient de te dire, c'est le démon. Il t'a dit que tu serais heureux avec lui, c'est un menteur. Suis-moi plutôt. Laisse tous ces plaisirs qu'il t'a promis, donne-moi ton jeune cœur. Ce chemin est plus difficile et moins attayant, mais je te guiderai moi-même. Ne te laisse pas effrayer par les difficultés, je serai avec toi pour t'aider à les vaincre. Je te dirai ce qu'il faut faire pour arriver à ce temple que tu trouves si beau. Je suis ton ange gardien, je t'ai dit quel est celui qui garde l'autre chemin: lequel préfères-tu? Parle. »

« O ma mère, si vous aviez comme moi entendu cette voix si douce! Il avait fini de parler, et j'écoutais encore... « Oh! c'est vous, bon ange, que je veux suivre, m'écriai-je, oui vous serez mon guide; je m'abandonne à votre conduite. »

« Je commençais à marcher dans le chemin quand votre voix m'a éveillé. C'est un bien beau rêve, n'est-ce pas? »

—Oui certes, cher Alfred, répondit sa mère en l'embrassant. Efforce-toi de n'en perdre jamais le souvenir. Fais-en la règle de ta vie, et ta mère qui t'aime sera bien heureuse. »

E. P.

Conditions de ce Journal.

L'Abcille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.